

La joie du savoir

al-Siyasa, 25 décembre 1923

L'Académie des sciences française a coutume de réunir, une fois chaque année, l'ensemble de ses sections en une séance publique et solennelle, ouverte au public, au cours de laquelle sont prononcés des discours au nom de ces différentes sections, représentant leurs objets, leurs penchants et leurs propres plaisirs — discours qui peuvent aussi exposer les divers résultats scientifiques auxquels chacune est parvenue au cours de l'année. J'ai lu, il y a quelques semaines, les discours de ces savants et hommes de lettres qui se sont adressés à l'Académie des sciences française, et au public qui assistait à sa séance générale de la fin du mois d'octobre dernier ; l'un d'eux a retenu mon attention — un discours du professeur Pierre Termier, représentant l'Académie des sciences. Je ne dirai pas qu'il m'a envoûté, mais je dirai qu'il m'a beaucoup plu ; car il porte en lui un esprit que j'aimerais voir se répandre en Égypte — ou, à tout le moins, un esprit que j'aimerais voir les gens apprendre à apprécier à sa juste valeur, pour l'aimer et s'y attacher. Cet esprit est celui du désir pur de la connaissance pour elle-même, sans en espérer aucun profit matériel ni aucune utilité pratique, sans en espérer rien d'autre que la connaissance elle-même, et la joie de connaître. C'est là l'esprit que ce discours incarne — l'esprit même qui pousse les savants à chercher, à trouver dans la recherche leur accomplissement, et à supporter, pour l'amour de cette recherche, des peines et des épreuves qu'aucune description ne saurait rendre ; épreuves qu'aucune misère, aucune privation, ne saurait détourner d'eux, qu'aucune maladie, aucune faiblesse, ne saurait les en distraire — les épreuves, au contraire, ne font que les y attirer davantage, plus leur poids s'alourdit, plus leur charge pèse sur eux ; car ils ont goûté au plaisir du savoir, et ressenti cette joie de connaître — joie sans limite, impossible à décrire ou à rapprocher des gens ordinaires. Ils ont goûté au plaisir du savoir et ressenti la joie de connaître, et s'en sont trouvés épris, la désirant l'un et l'autre, ne vivant que pour eux et par eux, dépensant leur vie et leurs forces, sacrifiant ce qu'ils avaient de plus cher et de plus aimé, pour atteindre, de cette joie et de ce plaisir, une part si infime et si faible soit-elle — part qui, si faible soit-elle, laisse dans leur âme une marque plus profonde que tous les plaisirs de la vie réunis, et que toutes les formes de joie qu'un être humain pourrait par ailleurs connaître.

Ce discours m'a plu ; j'ai voulu vous en donner un tableau bref, mais fidèle, et j'espère que le plaisir de ce tableau laissera sur votre âme la même trace qu'il a laissée sur celle des Français. La presse française a en effet accordé une grande attention à ce discours, et l'a commenté durant des jours. Je ne le traduis pas ici : je le résume.

Bien des poètes ont décrit — et souvent fort bien décrit — la joie de l'amour ; je veux, brièvement et sans nulle affectation, décrire plutôt la joie du savoir : la joie de savoir avant les autres ; d'être le premier à découvrir une chose dont on ne soupçonne même pas encore l'existence, et vers laquelle la science ne poussera les autres que demain ; la joie de mettre au jour des phénomènes que nul n'a encore entrevus, ou de découvrir des liens entre des choses que l'on croyait entièrement étrangères l'une à l'autre, et qui se révèlent soudain liées, unies l'une à l'autre, chacune expliquant l'autre ; la joie de prédire, et de poser des lois naturelles qui permettent de prévoir des phénomènes nouveaux, ouvrant ainsi devant les chercheurs une porte vers un champ de recherche et de plaisir sans limite ; la joie de lever un flambeau dans une prison obscure, ou une étoile dans un ciel noir, ou de dresser un phare sur le rivage d'une mer couverte de ténèbres, et de repousser, en notre nom à tous, cette nuit d'encre qui nous presse de toutes parts ; la joie d'ajouter une vérité, ou même le plus infime fragment de la vérité suprême, à ce trésor de vérités que l'esprit humain a mis de longs siècles à rassembler et à tisser ensemble.

La joie du savoir ! À quel autre type de joie pourrais-je la comparer ? À la joie de l'explorateur, s'acharnant à découvrir une terre inconnue, avançant sans cesse, méprisant les épreuves qu'il rencontre, riant des ruses des tribus hostiles, empli de mépris pour les maladies diverses qui le guettent en chemin, avançant, rempli de la joie de savoir qu'il verra ce qu'aucun homme civilisé n'a vu avant lui ? Devrais-je la comparer à la joie du marin, voguant hardiment à la découverte d'un monde nouveau ? Voici la nuit, les vents se sont apaisés, les vagues elles-mêmes veulent dormir, et voici l'équipage et les matelots du navire, chantant, ayant oublié hier et ne songeant nullement à demain — mais le capitaine du navire, lui, ne dort ni ne chante ; debout à la poupe, ou à la proue, il contemple — enivré de joie — le ciel, et voit de nouvelles étoiles s'y élever depuis les profondeurs de l'océan ; il attend le cri du matelot lui annonçant la terre, et c'est cette seule attente — attendre ce cri, attendre cette terre — qui le maintient éveillé, ivre d'anticipation, toute la nuit durant. Devrais-je la comparer à la joie de l'alpiniste, qui vit à l'horizon le sommet d'un pic

redoutable que nul avant lui n'avait atteint, et jura de l'atteindre, luttant des heures ou des jours, pour enfin parvenir à son but ? Quel instant de triomphe, lorsqu'il pose enfin les pieds sur ce sommet ravagé, où seuls l'aigle ou la foudre l'avaient précédé... Non — comme toutes ces joies sont petites ! Comme elles sont petites, toutes, comparées à celle que je veux décrire ; car toutes ces sortes de joie tirent leur source de la simple possibilité, et doivent beaucoup à la curiosité, à l'orgueil, et à d'autres traits personnels — aucune d'elles n'a pour véritable source un triomphe authentique de l'esprit, ou une croissance authentique du trésor du savoir humain. Ce ne sont là que des joies passagères, à peine gagnées par celui qui les ressent qu'elles lui échappent déjà. S'il est une joie qui mérite véritablement d'être comparée à celle-ci, c'est celle que ressent l'artiste devant sa propre création ; car l'œuvre de l'artiste est toute sa vie — il croit n'avoir vécu que pour elle, et sait qu'elle est immortelle, qu'elle demeurera, jusqu'à la fin des temps, un ravissement pour les yeux ou les oreilles des hommes, et une consolation pour leurs âmes en toute circonstance. Oui, l'une de ces deux joies seulement peut se comparer à l'autre : la joie du savant et du philosophe, et la joie du poète et de l'artiste ; il n'est nulle autre joie qui puisse se mesurer à l'une ou à l'autre, et quels que soient les efforts que l'on déploie, il n'est aucun moyen de décrire pleinement ces deux joies — elles sont au-delà de toute description, car il y a en elles quelque chose de l'infini ; l'une a pour source la vérité, l'autre la beauté, si bien que toutes deux sont sur le point d'être des divinités. J'y vois le reflet, ou l'ombre, de la joie même du Créateur, se reposant après le sixième jour de la création, contemplant Son œuvre et la trouvant parvenue à la perfection la plus achevée.

La joie du savoir ! Bien des savants l'ont goûtée ; certains l'ont goûtée plusieurs fois au cours de leur vie ; d'autres, même, l'ont goûtée sans discontinuer dans le soir de leur vie, de sorte que ce soir-là, dans sa beauté, son éclat, sa légèreté, et la douceur de son effet sur l'âme, devint semblable au plus beau des soirs d'été qu'on puisse jamais contempler. Cette joie les consola de la misère, du malheur, de cette douleur que l'on ressent lorsqu'on sent que ceux qui nous entourent ne nous comprennent pas ; elle les consola de la contradiction, de la sottise de leurs adversaires. Ils apparurent, le plus souvent, pauvres, faibles, épuisés, un peu fous, méprisés ; les gens se moquaient d'eux, et les prenaient en pitié — mais leur âme était joyeuse et exultante. Et que vaut, après tout, la pauvreté, et que vaut la misère ? Que leur importait de n'être pas compris, ou d'être méprisés, quand eux-mêmes vivaient dans la gloire, dans la lumière de cette grande gloire qui s'élevait là-bas, à l'horizon ? ...

La joie de Galilée, sentant sous ses pieds le mouvement de la terre ; la joie de Kepler, prêtant l'oreille, par de belles nuits, aux mouvements des planètes lointaines, et en tirant des lois précises et véridiques ; la joie de Newton, voyant tout autour de lui confirmer la loi de la gravitation universelle, et réduisant le ciel tout entier à une simple question de mécanique ; la joie de Laplace, exposant sa célèbre hypothèse sur l'origine du soleil et des planètes ; la joie de Lavoisier, créant la science de la chimie.

L'orateur poursuit ensuite en évoquant ces savants et leurs semblables jusqu'à notre époque même, mentionnant en particulier deux de ses propres maîtres ; mais il conclut qu'un certain désespoir attriste néanmoins les savants, car ils sentent bien qu'ils ne parviendront jamais à tout savoir : les savants ne sauront jamais ce qu'est le temps, ni ce qu'est l'espace ; les hommes, très probablement, ne sauront jamais ce qu'est la lumière, ni comment elle se meut ; ils ne sauront jamais ce qu'est la terre, quelle fut son origine, ni la nature de ses profondeurs ; ils ne sauront, très probablement, jamais ce qu'est le monde du vivant, ni comment il est né, ni quel lien unit l'homme à l'animal, ni combien d'âges se sont écoulés depuis l'apparition de l'homme. Mais ils se réjouiront tout de même, car ils connaîtront bien d'autres choses : ils sauront ce qu'est un tremblement de terre, et sa cause ; ils connaîtront l'évolution de la vie — et quelle sera leur joie, le jour où ils découvriront le remède du cancer et de la tuberculose !

Oui, le savoir est source de joie, et la plus grande de toutes les sources de joie ; c'est pourquoi il y aura toujours, parmi les hommes, des savants, tant qu'il y aura, parmi eux, des gens qui pensent. Oui, les académies savantes font bien de créer des prix et des récompenses, et d'encourager les savants et les chercheurs — mais quel prix, quelle récompense, pourrait jamais laisser sur l'âme une trace plus belle, ou offrir au chercheur un encouragement plus grand, que la vérité elle-même, à l'instant précis où elle se révèle à vous, après vous avoir été si longtemps cachée ?!

La sagesse dit au sage : je serai moi-même ta plus grande récompense !...